Un coopérant suisse

Autor(en): **Pradervand, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1969)**

Heft 113-114 **L'état de la question : service militaire différencié : présence dans le Tiers-Monde**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1028370

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

EXPÉRIENCE VÉCUE :

I
UN COOPÉRANT SUISSE

Nous publions quelques extraits d'une lettre à « Domaine public » d'un coopérant suisse, Pierre Pradervand.

« Un haut fonctionnaire d'un service de planification d'un pays africain nous disait récemment : « Tout compte fait, je préfère avoir dans mon service un jeune coopérant militaire, manquant certes d'expérience, mais avec une bonne volonté indéniable et prêt à travailler, qu'un expert international qui n'arrive au bureau qu'à 9 h. 30, qui part quand il veut, et qui remet à son organisation des rapports qui ne me sont même pas communiqués. »
» Bien sûr, il est important que certaines conditions soient remplies par les candidats intéressés, notamment une certaine ouverture d'esprit, de la souplesse et une tolérance réelle pour les valeurs — souvent très différentes des siennes — qu'il rencontrera. Mais ces dispositions peuvent être développées par un stage préliminaire de quelques jours (trois mois dans le cas des Volontaires de la paix américains !) auquel prendront part des spécialistes de diverses disciplines (ethnologues, historiens, économistes, etc.) des nationaux du pays d'accueil, des ex-coopérants qui sont peut-être restés à titre privé dans le pays intéressé. En fait, tout dépend de l'état d'esprit initial : celui qui a le désir réel de comprendre et de s'intégrer y parviendra quelles que puissent être les difficultés.
» Car il est certain qu'il y en aura toujours : on ne change pas radicalement de culture sans passer par une phase d'adaptation qui n'est pas toujours

aisée. Rien n'est plus pénible que d'arriver plein de bonne volonté dans un pays qui manque de cadres et de n'avoir rien à faire ou de devoir soi-même trouver une occupation, un projet à exécuter — ce qui est arrivé à nombre de jeunes coopérants travaillant en dehors du cadre plus traditionnel de l'enseignement.

» Certes, si les situations extrêmes sont rares (tel coopérant accusé d'« espionnage » fut menacé d'expulsion et dut être muté) le jeune étranger coopérant aura souvent à supporter un chef de service encore moins compétent que lui, et pour cette raison même agressif, car peu sûr de lui; il devra accepter le risque de faire un long travail qui sera ensuite mis dans un tiroir, (phénomène qui n'est pas uniquement propre au Tiers-Monde, comme l'a montré Parkinson !). Il devra vivre dans une culture qui imposera peut-être des contraintes sévères à des comportements qui lui paraissaient normaux (que l'on pense aux nombreux tabous concernant les relations entre les sexes dans les pays arabes), faire preuve de dynamisme dans des administrations dont la léthargie est souvent proverbiale (car l'art d'administrer ne s'acquiert pas du jour au lendemain). Et surtout, il devra se garder de ne pas tomber dans une indifférence ou un cynisme qui deviennent faciles lorsqu'il constatera le peu d'empressement que nombre de nationaux mettent à résoudre leurs propres problèmes.

» Mais par ailleurs, de larges possibilités s'offriront aussi à celui qui sait être entreprenant. Fréquemment, le jeune coopérant aura des responsabilités à l'échelle régionale, voire nationale, des responsabilités qui ne lui viendraient qu'avec les cheveux gris et la calvitie en Suisse. Nous pourrions citer de nombreux cas : tel ami rapporteur d'une commission interministérielle chargée d'élaborer un important projet engageant la politique d'un pays entier pendant des années; tel autre, jeune juriste frais émoulu de l'université et responsable de la

révision entière du Code du travail d'un pays africain (œuvre qui concernera la vie de millions d'individus huit heures par jour pendant une ou plusieurs décennies), tel autre diplômé de sciences politiques qui fit un travail tellement brillant que son ministre l'attacha directement au Cabinet.

» Enfin, il manque surtout des hommes et des femmes pour accomplir des tâches immédiates qui ne se traduisent pas en monuments même législatifs. Voici la découverte, non dramatisée, de l'unique service de pédiatrie d'un pays de l'Afrique subsaharienne.

« Une odeur âcre vous prend à la gorge dès que vous passez le seuil, qui se trouve au rez-de-chaussée (ce qui explique la foule nombreuse qui entre et sort à tout moment — dans nombre d'hôpitaux africains, les malades sont accompagnés de membres de leur famille qui campent dans la cour — si ce n'est dans la chambre.) Il doit y avoir une centaine de jeunes malades dans de petites chambres qui donnent sur un long couloir, la plupart entre un et quatre ans. La saleté est incroyable : pas de draps, une chaleur suffocante (il faisait 40° à l'ombre dehors) des mouches qui fourmillent, s'agglutinant ici sur le pansement sanguinolent de cet enfant squelettique, là rentrant dans le goulot de la bouteille de lait que la mère donne à têter à son petit (à moins que ce ne soit un gros cafard). Le docteur E. me fait faire le tour du service, m'expliquant les cas en détail. « On se demande comment ils arrivent à se guérir dans cette atmosphère » remarque-t-il (il vient d'arriver il y a quelques jours). Partout, des êtres qui paraissent macrocéphales tellement leurs cous sont maigres, tellement maigres qu'on se demande comment les têtes tiennent encore. « Celui-ci souffre de déficience protéinique », dit E. en pesant sur le pied d'un enfant de dix-huit mois dont les avant-bras sont gros comme mon pouce : la peau s'enfonce, et forme une dépression qui ne remonte que très lentement : l'eau qui est

dans le corps s'est installée sous la peau, comme un marais. Les couloirs sont encombrés de vieilles grand-mères à demi-nues dont les seins desséchés et flasques tombent jusqu'à la ceinture, de mères qui vous regardent d'un air désespéré. Au passage d'un petit lit, un bébé dont la peau s'est rétrécie comme une jeau de chagrin, halète. « Il va mourir dans quelques instants », déclare E. Quand nous repasserons plus tard, il sera effectivement en train de pousser son dernier souffle. De nombreux cas de sous-nutrition, plusieurs cas de kwashiokor, de petits êtres brûlants de fièvre paludique. Un infirmier et un aide-infirmier pour peut-être cent à cent-vingt malades. Pas assez de médicaments. « Très souvent, il est trop tard de tenter quelque chose lorsqu'ils arrivent à l'hôpital, commente E., alors on s'efforce de sauver ceux-là seuls qui ont quelques chances ». Dans la cour, rangés le long du bâtiment, sombres sentinelles de la mort qui enlève chaque jour deux à quatre enfants au service, des vautours attendent patiemment, supputant sans doute ces maigres chances... »

Pierre Pradervand